

CONTRE VENTS et marées

Qu'il pleuve ou qu'il vente, accompagner mon fils à l'école reste un excellent moment. Un parapluie pour deux, nous profitons pour nous serrer l'un contre l'autre, jusqu'à constituer une drôle de forme animalière dont les quatre pattes ne se contredisent jamais.

Et puis ils sont là. On les voit. Cinq, dix, vingt escargots profitent de l'aubaine: ils sont joyeusement sortis des bas côtés faits d'herbes et de sécurité, pour s'élancer et surfer sur les trottoirs glissants qui leur permettent de s'élever. Mais au risque d'être piétinés, écrasés et brisés.

Contre vents et marées, accompagner mon fils est un tendre moment. Mais, par avance, je sais désormais que nous n'arriverons qu'après la cloche qui prévient de l'entrée en classe.

Car, depuis quelque temps, mon Petit a pris cette décision irrévocable: celle de sauver chaque escargot que l'humide témérité va conduire sur la route.

Et ainsi, je sens mon fils lâcher ma main, quitter le parapluie, trotter sous la pluie. Je le vois se mettre à genoux, prendre une par une les petites carapaces spiralées pour les porter dans le bouquet d'herbes qu'elles n'auraient jamais dû quitter. Ainsi, j'observe mon Petit qui gambade sous une douche d'eau froide, avec des rivières dans ses cheveux, et des petites perles sur ses cils.

La première fois que ce genre de sauvetage s'est produit, j'ai bien sûr demandé les raisons d'une telle action. Et quelle n'a pas été ma surprise lorsque Jolan m'a précisé, l'air sérieux, que c'est bien lors de l'un de mes cours de Judo que sa décision fut

prise. Sagement, imperturbablement et solennellement.

Il est vrai que lors d'un cours où il était question d'apporter un sens venant prolonger la portée du Principe Jita Kyoei, il m'est arrivé de suggérer cette règle propre au Judo d'aujourd'hui, propre aux Budo des temps anciens: le pratiquant doit protéger toute forme de vie; le Budoka a pour devoir de sauvegarder tout ce qui vit! Et je me rappelle aussi avoir précisé que si le Judo nous rend plus fort, si le Budo nous rend plus grand, cette grandeur et cette force qui nous ont été données doivent être rendues et mises au service de la paix, non pas de la violence, au service de la vie et non pas de la mort, de la construction et non de la destruction.

Décevoir un enfant étant probablement une erreur qu'il faut éviter de commettre, il ne me reste plus qu'à me jeter à l'eau. Mon parapluie dans une main, un genou à terre, me voici en train de sauver les petits êtres, de sauver le monde et l'Univers, mais aussi l'idée idéale que mon fils se fait de son père «qui doit toujours faire ce qu'il dit dans ses cours d'arts martiaux»!

Et pendant ce temps les passants passent: des parents avec leurs enfants, et toutes sortes de gens pressés. D'aller bosser. Comme mon fils et moi occupons le trottoir de nos va-et-vient, tous ces parents, ces enfants et ces gens, sont obligés de nous esquiver. Et je sens bien que ça les agace de devoir nous contourner. Je sens bien que, pour tout ce petit monde, il ne saurait être question de prendre le temps de sauver le Grand: j'entends des chuchotements, des gloussements.

Mais nous persévérons. Sagement, imperturbablement et solennellement. C'est au moment où mon fils s'est mis

dans la tête de sauver les limaces que les choses ont failli se gêner. Moi, d'abord, je n'ai pas voulu: j'ai momentanément défendu cette devise: «les escargots oui, les limaces, non!». Mais mon argumentaire devait vite être contré: «Mais papa, les limaces, c'est la vie aussi!»

Je dis que les choses ont failli se gêner parce que, nous voyant faire, les passants se sont mis à se moquer. Heurtant de plein fouet ma susceptibilité... Mais nous avons continué. Jusqu'à ce qu'aucun machin à coquille, aucun truc gluant ne patine plus sur le trottoir glissant.

Au loin la cloche de l'école a retenti, sonnait le glas de notre retard. Nous y sommes allés lentement. Collés sous notre parapluie, qui nous faisait comme une coquille, et aussi trempés que les bestioles que nous venions de sauver.

Parvenu dans le préau vide, j'ai laissé mon fils monter les escaliers. Une fois en haut, il s'est tourné vers moi. Dans mon regard, il a dû lire la crainte que je me faisais pour son retard, ma hantise des explications qu'il aurait à donner, ma peur que celles-ci provoquent des chuchotements, des gloussements. Des ricanements!

Mais nulle crainte dans ses yeux. Les cheveux trempés, les genoux salis d'eau et de boue, il tire résolument sur la grosse poignée de la porte en chêne. Les gouttes d'eau sur ses cils font comme des petites perles. Un sourire sur ses lèvres, il disparaît.

Contre vents et marées, il est prêt à défendre sa cause. Sagement, imperturbablement et solennellement.

Jolan Wirz, 9 ans
Bernard Wirz, Prof Judo FSJ